

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

117

DIXIÈME ANNÉE.

SEPTEMBRE 1963

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française...	30 F	15 F
Etranger .....	40 F	20 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé  
Le numéro : 3 F

Abonnement de soutien : 1 an : 35 F

Abonnement d'Honneur : 100 F, donnant droit  
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02  
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.  
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.  
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.  
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.  
0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.  
C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique).

Mattachine, Mission Street, 693. San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1963 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS  
Dépôt légal 1963. N° 382 — Imprimé en France

# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIXIÈME ANNÉE SEPTEMBRE 1963

## SOMMAIRE

Notre revue, par ANDRÉ BAUDRY .....	385
Les Mignons de Henri III, par le Dr Gilbert ROBIN .....	395
Saïd, par ERIC DUBOIS .....	405
Jean Cocteau, tel que je l'ai connu, par ANDRÉ CALAS .....	411
Gérard de Nerval .....	416
Le combat d' <i>Arcadie</i> .....	421
Américanistan, par ALPHONSE HARANG .....	423
L'âge de raison, poème de B. DURANT .....	384
LIVRES :	
<i>Le poids des âmes</i> , de Bernard de KERRAUL .....	428
<i>Le tribut</i> , de Jacqueline LAGRANGE .....	429

## L'AGE DE RAISON

*Ils passaient devant ma fenêtre :  
Comme on est seul, à regarder!  
Je ne suis rien que je veuille garder  
Mais rendez-moi raison, ma raison d'être!  
A mon plaisir vous attarder...*

*Implacables corps précieux,  
Nue, retenue, tremblait mon âme;  
Mon beau désir, vous le trouvez infâme :  
Je n'osais plus regarder dans vos yeux,  
Loin de vous, pauvre île, mon âme...*

*Un seul passé attend nos gestes :  
Lorsqu'ils me retrouvent parfois,  
Je m'abandonne à la mauvaise foi  
Des souvenirs dans lesquels tu me restes;  
Tu étais si tendre, parfois!*

*En toi vinrent les lendemains  
Par où je revins de Pontoise.  
Avais-je aimé? Est-ce toi que je toise?  
Un bon sourire habitait dans tes mains  
Qui me longeaient, bêtes sournoises.*

*Chacune de tes Marguerites  
Veut en effeuiller la douleur;  
Rien n'y voient qu'elles ne mirent du leur  
Mais tout demeure en moi si tu me quittes,  
Tout, hors le temps et la douleur...*

*Est-ce la fin de la saison?  
Le charme rompt, je m'en délivre;  
Tout le vin bu et je ne suis plus ivre!  
Il a fallu me rendre à la raison...  
Il a même fallu survivre.*

B. DURANT.

## NOTRE REVUE

par

ANDRÉ BAUDRY

Au mois de novembre prochain, nous organiserons diverses manifestations pour les dix ans de cette revue. C'est donc le moment de faire le point, de dresser un bilan, de faire un examen de conscience.

Faut-il retourner aux sources pour nous souvenir de ce que nous avons voulu faire d'*Arcadie*?

Etre une présence aux homophiles.

Instruire du problème homophile tous les autres.

Avons-nous failli à notre mission?

Qu'a fait *Arcadie* en ces dix années?

Le ton s'est-il modifié?

Lecteurs de 1954, lecteurs de 1963, sont-ils également satisfaits?

Qu'avons-nous réussi? Qu'avons-nous acquis? Echecs?

Sommes-nous au même point?

Je m'arrête là, et je me rends compte que très probablement je ne répondrai pas à toutes ces légitimes questions que plusieurs arcadiens peuvent se poser.

*Etre une présence aux homophiles.*

Incontestablement nous le fûmes et nous le sommes encore. Des centaines de lettres me l'ont dit. Mais des abandons, trop nombreux au cours de ces dix années, pourraient aussi me laisser penser que nous ne fûmes pas cette présence à la fois chère et indispensable puisqu'on nous a quittés.

*Arcadie* a pourtant permis à de très nombreux arcadiens de se sentir attachés à une famille spirituelle, à laquelle ils pourraient demander aide, secours, compréhension, affection, dans les moments difficiles comme toute vie en connaît.

Et les faits quotidiens montrent bien que des centaines d'homophiles ont eu recours à *Arcadie* : difficulté de

s'accepter — complexes divers — crise de conscience face à Dieu ou aux Eglises — orientation de sa vie : solitude, mariage, divorce, « mariage blanc », amitié à créer, amitié née à entretenir, amitié se décomposant qu'il fallait alimenter — drames dus à des imprudences : chantage, coups et blessures, tribunal correctionnel — situation professionnelle — parents et famille découvrant la « nature » du fils — en un mot, tout ce qu'une vie humaine rencontre à chaque jour de sa destinée. *Arcadie* a eu à connaître tout de toutes les vies des homophiles, de ces homophiles de tous âges, et venus de tous les horizons, de toutes les classes sociales, de tous les continents; de ces homophiles encore divers de par leurs goûts et préférences, du pédéraste au gérontophile, avec au centre tous les autres encore divers dans leurs orientations sentimentales et sexuelles, sans oublier les arcadiennes, les lesbiennes.

J'ai tout vu, j'ai tout entendu, et je puis dire que rien, aujourd'hui, ne m'est étranger de la vie de l'homophile.

Oui, on peut certifier qu'*Arcadie* a été une présence utile, précieuse, chaude, à nombre d'homophiles.

Et ceux qui nous ont quittés ne sont pas obligatoirement ceux qui n'ont rien reçu de nous, comme parmi ceux qui sont là, en ces dix ans, il y en a qui attendent encore de nous un peu plus de paix intérieure et de joie au fond du cœur.

Ceci étant l'âme d'*Arcadie*.

J'ai intitulé cet article « *Notre Revue* ». Cela signifierait donc, la contexture de cette revue, les articles publiés en ces 115 livraisons. J'évoquerai ce problème plus loin.

*Instruire du problème homophile tous les autres.*

Tous les autres, c'est-à-dire les Pouvoirs publics, des médecins, des juristes, des psychologues, des éducateurs, des prêtres, des parents, des amis, ceux à qui l'on peut prêter cette revue, ceux qui la trouvent par hasard...

Tous les autres, une multitude qui nous juge, nous condamne ou rit de nous, ne nous comprend pas, nous blâme, se moque de nous.

Il m'est ici plus difficile de dire si nous avons réussi. Ces autres, très rarement en tout cas, ne sont pas venus me dire ce qu'*Arcadie* leur avait apporté.

Mais avons-nous tous pensé à ceci : combien il est important, capital, qu'*Arcadie* ait pu, grâce à sa présentation, à ses articles de valeur, à ses études objectives, être mise entre n'importe quelles mains..., du professeur d'Université à une mère de famille, d'un prélat à un magistrat... (que ceux qui se plaignent de notre trop grand « sérieux » y songent).

Aucun homophile — c'est capital — Ah, du moins qu'on veuille nous rendre cet hommage! — aucun homophile n'a eu à rougir d'*Arcadie*, à avoir honte de nous, à déchirer des pages avant de montrer cette revue à des amis de l'extérieur, qui plus est, à des ennemis.

Tout ce qui a paru sur l'homophilie, et ce qui paraît encore, n'est pas dit aussi crânement que par nous.

Ceux qui critiquent *Arcadie* parmi les homophiles eux-mêmes, et ils sont des centaines de milliers rien qu'en France, qui nous blâment, ricanent, médisent, souhaitent même notre disparition — que ceux-là songent que nous nous sommes toujours appliqués — sans eux, contre eux bien souvent, à montrer un visage honorable de l'homophile, alors que de trop nombreuses déchéances nous autoriseraient parfois à être moins optimistes, à être moins généreux dans nos jugements, à être moins confiants dans les perspectives d'avenir.

*Instruire les autres*, tâche difficile, mais lors des pénibles événements de juillet 1960, nous nous sommes rendu compte de la valeur d'*Arcadie*, et nous savons que nos études ont été prises en considération lorsqu'il s'est agi, dans les commissions d'études chargées d'élaborer des lois et ordonnances conformément au vœu du Parlement qui avait voté l'amendement Mirguet, déclarant l'homophilie, fléau social.

Je l'ai déjà dit, je me répète, je m'en excuse, mais on oublie un peu trop vite ce « positif » pour nous accabler et crier à qui veut l'entendre, qu'après tout, nos réalisations sont inexistantes; des savants ont eu recours à *Arcadie* lorsqu'il s'est agi de rédiger tel ouvrage scientifique sur la vie sexuelle et particulièrement l'homophilie.

Mes collaborateurs et moi-même sommes si souvent à la peine que, je l'avoue, notre fierté est grande et profonde lorsque nous voyons *Arcadie* citée dans des ouvrages, citée dans les sources d'information.

Ajouterai-je que mon émotion est vive lorsque j'entends des ecclésiastiques, aux fonctions diverses dans des diocèses ou des ordres ou des congrégations religieuses, me dire qu'*Arcadie* a donné la paix à des tourmentés, a guéri des habituels, a donné un supplément d'âme à des homosexuels chrétiens.

Puisqu'aussi bien ils sont nombreux, très nombreux, ces homosexuels marqués du sceau de la foi en Dieu, pourquoi ne dirais-je pas que des confesseurs, des directeurs de conscience m'ont demandé de seconder leurs efforts auprès de tel de leurs pénitents..., comme des psychanalystes ont dirigé vers moi certains de leurs clients pour lesquels ils ne pouvaient rien...

Ces nouvelles organisations catholique et protestante de charité, que le malheureux appelle en S.O.S. au téléphone, ont si bien compris l'âme d'*Arcadie* et sa haute mission, qu'elles ont dirigé vers nous ces affamés de paix et de justice, ces désorientés, ces hommes proches du suicide, ces épaves souvent condamnées sauvagement par une société qui se moque par-dessus tout de la minorité homosexuelle.

Ah, instruire les autres!

... Arrivé à ce point de mon discours, ce qui me choque, ce qui me navre, ce qui me crispe, ce n'est pas après tout le jugement des autres sur l'homophilie et sur *Arcadie* le cas échéant..., c'est le jugement de ces innombrables homosexuels sur *Arcadie*.

Qu'ils ne voient pas la nécessité d'*Arcadie* : passe!

Qu'ils jugent pour le moment qu'*Arcadie* est inopportune : passe!

Qu'ils soient persuadés que c'est une goutte d'eau dans la mer, et que toute action est vouée à un piètre résultat : passe!

Mais..., mais que ces homosexuels nous condamnent, se complaisent à colporter partout où ils vont des mensonges, des calomnies, des médisances, cela est presque impardonnable.

Mais qu'ont-ils donc contre *Arcadie* ceux-là? Qu'ils me le disent, je les en conjure...

Pour 80 % d'entre eux, je le sais, car on me le répète assez : *Arcadie* est vendue à la police! *Arcadie* est une offi-

cielle de la police! *Arcadie*, vestibule de la préfecture de police... où, à peine inscrit, le nom est communiqué à la police...

Et de dire : un ami qui est au ministère de l'Intérieur me l'a dit, un magistrat, un substitut du Procureur, un chef de cabinet du ministre de ..., me l'a certifié.

« Ils ne peuvent tenir que parce qu'ils sont livrés à la police, c'est donnant-donnant; ils n'ont pas d'histoire, pas de contrôles, bien sûr, la police possède le fichier... »

Est-il donc nécessaire de démentir?

Est-il nécessaire d'entrer en une sainte colère et de crier que c'est un mensonge effronté?

Répondent des milliers d'hommes et de femmes qui nous ont fait confiance et qui poursuivent leur existence tranquille sans que jamais la police informée, dit-on, ait perturbé leur vie familiale, professionnelle, civique, que sais-je encore?

Et quoi, l'action d'*Arcadie* ne répondrait-elle donc pas?

N'avons-nous pas assez donné de preuves de notre courage, de notre sérieux, de notre sévérité même, de notre foi, de notre amour pour cette cause que nous défendons, presque seul, comme installé sur la corde raide d'un funambule, prêt toujours à tomber, et non moins toujours suspendu par une providence qui sait que nous devons demeurer, puisque nous ne sommes pas pour la facilité et le vice, mais pour la dignité.

Et donc, ainsi, nous faisons chaque mois *Arcadie*, depuis bientôt dix ans!

Oui, je sais, le ton de cette revue n'est plus en 1963 ce qu'il était en 1954. Quoi, dira-t-on? ce devrait être le contraire, la pérennité devrait vous permettre plus, dans le domaine littéraire par exemple. Or, c'est vrai, nous avons publié des nouvelles, des récits en 1954 et 1955 que nous n'oserions pas publier en 1963...

Les temps ont changé, voilà tout, et nous n'y pouvons rien. L'alerte a été le vote au Parlement, la publication des Ordonnances en novembre 1960, et la situation actuelle ne nous permet pas autre chose que ce que nous faisons, ou du moins, que ce que nous avons fait ces dernières années.

Les plus réfléchis de nos lecteurs l'ont compris, nous l'ont

dit et redit, ce fut un encouragement..., d'autres, trop nombreux, n'ont rien dit, mais ont manifesté leur désapprobation en nous quittant; certains, patients, espèrent des jours meilleurs.

Oui, *Arcadie* est austère, sévère, parfois difficile à lire, lointaine.

Oui, trop didactique, trop professorale, trop universitaire, trop réservée à des esthètes ou à des spécialistes.

Oui, *Arcadie* s'est éloignée des hommes, nos arcadiens, pour ne plus se complaire que dans l'*homme*, et sa destinée ou son origine.

Oui, des études froides, sèches, des nomenclatures, des rapports de conseil d'administration..., oui, *Arcadie*, comme un manuel de théologie dogmatique ou morale...

Je le sais, nous le savons.

Seulement, parfois, pour alléger, des rubriques comme les nouvelles de l'étranger : Italie, Amérique, Angleterre, Grèce...

Et pour tenir au courant, les critiques régulières de ces innombrables livres qui ne cessent de paraître et où il est question de vies homophiles, et les critiques de théâtre et de cinéma.

Plus d'études historiques, la vie de tel héros ou de tel grand homme du passé que Marc Daniel peignait toujours avec tant de brio?...

Et puisqu'on me l'a écrit, je le dis : très peu d'éditoriaux du directeur, avec lequel on n'est pas toujours d'accord, mais qu'on aime lire cependant parce qu'il a un style bien à lui, et qu'on y retrouve divers aspects de nos vies...

Septembre, mois des retours..., mois d'un nouveau départ, d'une nouvelle année, ne sommes-nous pas encore des élèves?

Eh bien, les professeurs en *Arcadie*, par ma plume, viennent vous promettre qu'ils vont se renouveler...

Ne leur en veuillez pas si, dès le mois prochain, ils n'ont pas encore changé leur ton. Cela viendra, je vous le promets.

Je veux un caractère plus *humain* à *Arcadie*.

En ces dix ans, nous avons construit une somme homophile. Très abstraite. La *doctrine*, très pure, et souvent comme toute doctrine très impersonnelle, peu adaptée.

Maintenant, plus souvent, il sera question de *vous*, arcadiens, de votre vie, de vos problèmes quotidiens, de vos difficultés à vivre. Personnellement, chaque mois, je livrerai à vos méditations un *cas*. Je choisirai dans mon souvenir un fait particulier dont j'ai été le témoin, le confident, et je vous le raconterai, tout en dégageant une morale.

Je puis aussi vous annoncer que notre numéro de novembre aura un caractère particulier : il sera entièrement réalisé par de jeunes arcadiens, la plupart encore étudiants, qui nous diront comment ils vivent l'homophilie.

Je pense à un numéro qui pourrait être fait par nos amis Italiens ou Belges, à un autre fait par la province de France...

Notre équipe est forte, homogène, dévouée, mais un peu trop petite. Vous lisez souvent les mêmes signatures, cela vous montre le travail que nos Marc Daniel, Serge Talbot, Pierre Nédra, André-Claude Desmon, Raymond Leduc, Sinclair, Jacques Fréville, Robert Amar, Maurizio Bellotti, Demis, sont contraints à réaliser.

Je lance donc un appel à de nouvelles collaborations, françaises et étrangères, il y a parmi nos lecteurs des Arcadiens qui savent écrire, qui peuvent écrire, qui doivent écrire..., il y a des Arcadiens qui doivent se persuader qu'ils peuvent, qu'ils rendront un grand service à la collectivité.

Puisse cet appel être entendu!

On pourrait aussi me dire ceci : les derniers numéros d'*Arcadie* sont moins copieux que ceux des premières années. C'est étrange. Plusieurs livraisons des années 1955 à 1958 ont été des fascicules de cent pages, avec même des dessins pour illustrer des textes.

En tout cas tous les numéros comportaient 68 pages. Maintenant 50. Nous touchons là un problème important..., *jamaïs abordé encore dans notre revue...* et que je me vois, pour la première fois, contraint à livrer à vos réflexions.

Vous lisez des quotidiens; presque tous, à un moment ou à un autre, ils évoquent leurs difficultés financières, et demandent à l'Etat le droit d'augmenter leurs tarifs, c'est ce qu'ils viennent de faire.

Les hebdomadaires plus souvent encore que les quotidiens.

Les mensuels, alors!

Et vous savez que certains de ces journaux qui tirent à un million ou cinq cent mille exemplaires disparaîtraient immédiatement s'ils n'avaient le support gigantesque de la publicité.

Et savez-vous qu'ils sont *tous* dispensés de ce que l'on appelle la T.V.A. (taxe sur la valeur ajoutée : 20 % sur le prix de vente)? Savez-vous qu'ils bénéficient de tarifs préférentiels auprès des P.T.T.?

*Arcadie* n'a pas de publicité, ou si peu, puisque par exemple toute la publicité littéraire est gratuite! et que l'autre est à des tarifs très bas, puisqu'émanant d'amis arcadiens.

*Arcadie* verse 20 % à l'Etat (T.V.A.) sur chaque numéro (plus les impôts sur les bénéfices si elle en fait).

*Arcadie* ne jouit pas de tarif spécial de la part de l'administration des Postes, bien au contraire, elle est tenue à une expédition sous pli fermé, c'est-à-dire au tarif le plus élevé.

Si vous prenez un numéro de 1954, vous verrez que l'abonnement annuel d'*Arcadie* était fixé à 25 F.

Dix ans ont passé, l'abonnement est à 30 F.

Je ne me suis pas préoccupé de savoir quel était le taux d'augmentation de la vie en ces dix ans.

Ce que je sais c'est ceci : l'affranchissement en 1954 nous coûtait (je donne des chiffres en francs actuels) 0,35 par numéro. Actuellement 0,65. (Et on nous annonce une augmentation!) Ce qui signifie 0,30 par numéro, soit 3,30 par an, rien que pour les P.T.T.

Sur notre augmentation de 5 F, déduite cette augmentation, reste donc 1,70 F.

Mais le papier a augmenté (50 %).

L'imprimeur a augmenté (75 %).

Ajoutons-y l'enveloppe, les frais de transport (*Arcadie* est imprimée en province).

Souvent, nous nous sommes donc questionnés : Que faut-il faire?

Augmenter le tarif d'abonnement? ou pour tenir, « réduire » le nombre de pages de la revue?

Augmenter le tarif? Si cela doit faire perdre des abonnés, nous nous retrouverons dans la même difficulté.

Nous avons préféré diminuer le nombre de pages.

Il y avait une solution... *Il y a encore, il y aura toujours une solution : l'augmentation du nombre d'abonnés.*

Si le nombre d'abonnés avait augmenté en même temps que P.T.T., papier, imprimeur, impôt, nous aurions pu maintenir le même nombre de pages à la revue.

Hélas, si nous avons toujours de nouveaux lecteurs, nous en perdons aussi, non moins régulièrement, inutile de le cacher.

*Arcadie* n'est pas stationnaire si nous considérons les nouveaux venus à nous. Elle est stationnaire pourtant à cause des départs. Les nouveaux ne compensent plus les pertes. Nous nous maintenons.

Or, il faudrait reprendre un départ.

Ou nous sommes contraints à augmenter nos tarifs d'abonnement..., car diminuer le nombre de pages n'est plus possible maintenant, la tenue et la valeur d'*Arcadie* sont en jeu, ou nous avons de nouveaux lecteurs.

Arcadien qui me lisez, c'est *vous* qui pouvez, qui devez nous aider. Nous, nous ferons ce que j'ai écrit plus haut : revivifier cette revue, insuffler un air plus vif, faire circuler un sang plus chaud : vous nous direz d'ici à décembre si nous avons réussi. (Ecrivez, écrivez!)

Mais vous, sans attendre, immédiatement, si vous croyez à *Arcadie*, si vous croyez à la nécessité de maintenir ce lien, cette voix qui est votre voix, ce point d'appui, ce phare, si vous croyez que nous devons poursuivre notre chemin — et il le faut, n'est-ce pas, puisque nous sommes loin d'avoir conquis les droits à la vie — si vous croyez, vous trouverez un nouvel abonné parmi ces nombreux homophiles qui hésitent encore.

Vous le convaincrez.

En dix ans, c'est la première fois qu'*Arcadie* lance un tel appel.

Mais, à la veille de ces manifestations qui ne se veulent pas tellement un cri de joie pour le passé, mais qui se veulent essentiellement un nouveau départ — chacun retrouvant sa foi, son enthousiasme, son dynamisme, ses craintes de janvier 1954 — vous referez *Arcadie* avec ceux qui, de Paris, la pensent pour vous, chaque jour.

Ah! si chaque abonné actuel amenait un nouvel abonné!  
Serait-ce impossible, après tout?

Je ne puis le croire.

Ainsi, *Arcadie* restera près de tous ces homophiles qui ont besoin de nous, même près de ceux qui médisent et qui d'ailleurs, lors d'événements particulièrement pénibles pour eux, savent cependant trouver le chemin d'*Arcadie*, ainsi nous resterons pour chacun de vous un ami fidèle, même si vous nous critiquez, même si vous pensez que nous pourrions faire plus ou mieux ou différemment, ainsi, chaque mois, vous recevrez cette nourriture dont vous avez besoin, avouez-le, et qui vous reconforte plus d'une fois.

Quand nous avons lancé *Arcadie* en janvier 1954 nous étions très inquiets de l'accueil que vous nous réserveriez : vous nous avez comblés.

C'est un nouveau départ. Nous nous endormions, je crois, les uns et les autres, mais n'est-ce pas « Malheur si le sel s'affadit... ».

Je compte sur chacun de vous, mes amis d'*Arcadie*.

Et vous le savez, vous pouvez encore compter sur *Arcadie*.

ANDRÉ BAUDRY.

## LES MIGNONS DE HENRI III

par

le Dr GILBERT ROBIN

*Le Dr Robin, que connaissent bien nos lecteurs comme auteur d'un excellent ouvrage sur Louis II de Bavière (Arcadie, n° 85, janvier 1961), va prochainement publier chez Wesmaël-Charlier une étude historico-psychiatrique sur le cas troublant de Henri III.*

*Il a bien voulu accepter de donner à Arcadie la primeur du chapitre de cette étude consacrée aux « Mignons ».*

*Nous tenons, au nom de tous nos lecteurs, à l'en remercier très chaleureusement.*

La rédaction d'*Arcadie*.

Les « mignons » ont beaucoup fait parler d'eux. Ils n'ont pas toujours été les mêmes : certains encoururent la disgrâce du prince, d'autres périrent en combattant, certains d'entre eux s'entretuèrent pour des histoires de femmes. Il est curieux qu'ils aient tous la même réputation plus que douteuse : comment imaginer qu'ils aient été tous homosexuels sinon de tendances, du moins de consentement? Cependant, sous le nom infamant de « mignons », ils sont englobés dans la même réprobation.

L'Histoire a dû pécher par « défaut de discrimination ». Suivant les époques, on peut distinguer plusieurs groupes.

Déjà, en 1572, lorsque La Rochelle fut investie par Henri, quand il commandait aux armées sous le règne de Charles IX, ses favoris se firent remarquer par leur audace, leur témérité, leur courage. Parmi eux, citons Henri d'O, le

jeune Saint-Sulpice, Quélus, Saint-Luc. C'est le petit monde des soldats qui nommaient Henri leur « père » et qu'il appelait « mes enfants », bien qu'il eût à peu près leur âge. Tout cela n'avait pas beaucoup plus de vingt ans. On se donnait des surnoms, Colette, le petit Jacquet, etc...

Quand il partit pour régner en Pologne, Henri était accompagné, entre autres, de Pibrac, Villequier, Bellegarde, du Guast, Miron, Bellièvre. Quélus était des leurs. Quand Henri apprit la mort de son frère Charles IX, c'est Villequier et du Guast qui l'engagèrent à quitter la Pologne sur-le-champ et cachèrent dans leurs habits les diamants de la couronne.

La première nouvelle qui l'accueillit sur la terre de France (1574) fut la mort de Marie de Clèves, princesse de Condé. Il en demeura inconsolable. Selon Léon Malet, « dans son existence, cette année 1574 est climatérique. La mollesse l'emporte sur la passion de la gloire; la « chasse aux dames », préoccupation dominante de ses années de jeunesse, est également abandonnée pour jamais. Il ne se livre qu'avec plus de frénésie à l'intimité des jeunes gens efféminés comme lui ».

Léon Malet va trop loin. La « chasse aux dames » ne fut pas épuisée, mais ses préférences masculines s'accusent.

Au début du règne, en 1574, du Guast fut entre Catherine et Henri le maître du royaume. C'était un homme de proie, brutal, avide d'honneurs et d'argent, intelligent, énergique, très attaché à son maître. Il subjuguait les femmes par son visage impérieux. La féminité d'Henri fut fascinée.

A côté du Conseil Privé, ses familiers étaient Villequier, Miron qui était médecin, d'O, Souvré. Il avait regroupé sa phalange d'éphèbes bretteurs; Bussy d'Amboise se joignit aux autres.

Lorsque du Guast, pour des histoires d'alcôve, fut assassiné à l'instigation de Marguerite, sœur du roi et femme du Béarnais, le futur Henri IV, le groupe se grossira d'autres mignons, « friands, comme dit Champion, de demoiselles et de beaux coups d'épée ». Les favoris les plus en vue sont alors Saint-Mégrin, Quélus, Grammont, Livarot, Sagonne, d'O, Maugiron, Saint-Luc.

Le roi travaillait dans son « cabinet » où seuls ses favoris étaient admis. On s'émut de cette chambre secrète, qui fut à l'origine des pamphlets lancés par Mlle de Montpensier, sœur d'Henri de Guise, amplifiés plus tard par d'Aubigné en récits égrillards.

« Ces beaux mignons », dit l'Estoile, « portaient leurs cheveux longs frisés et refrisés par artifices, remontant par-dessus leurs petits bonnets de velours et leurs fraises de chemises de toile d'atour empesées et longues de demi-pied, de façon qu'à voir leurs têtes dessus leurs fraises, il semblait que ce fût le chef de saint Jean sur un plat ».

« Le dimanche 29 octobre, le roi arriva à Olainville en poste, avec la troupe de ses jeunes mignons fraisés et frisés, avec les crestes levées, les rattepenades en leurs testes, un maintien fardé avec l'ostentation de même : pignés, diaprés et pulvérisés de pouldres violettes, de senteurs odoriférantes qui aromatisoient les rues, places et maisons où ils fréquentoient. »

Après une rixe sanglante qui est devenue célèbre à la Porte Saint-Honoré, le quatrain suivant courut dans la ville :

*Quélus n'entend pas la manière  
De prendre les gens par devant;  
S'il eust pris Bussy par derrière,  
Il lui eust fourré bien avant.*

*Samson force aux cheveux avoit,  
Et Maugiron l'eust au derrière.*

Ils étaient courageux cependant et se montraient tous crânes au siège de La Fère en 1580. Ce sont les Ligueurs qui, entre 1580 et 1589, lancèrent la légende des « mignons ».

En duel ils n'étaient pas moins braves. Qu'on en juge : Guise avait fait à Paris une entrée tapageuse avec des fiers-à-bras qui narguaient les mignons. Saint-Mégrin bafoua l'adversaire en devenant l'amant de Mme de Guise. Le dimanche 27 avril à 5 heures du matin, les mignons du Roi et les gentilhommes de Lorraine se rencontrèrent l'épée à la main.

« Ils combattirent si furieusement que le beau Maugiron et le jeune Schomberg demeurèrent morts sur place. Ribé-

rac, des coups qu'il reçut, mourut le lendemain à midi, Livarot, d'un grand coup qu'il eut sur la tête, fut six semaines malade et enfin réchappa. Entraigues s'en alla sain et sauf avec un petit coup qui n'était qu'une égratignure au bras. Quélus, auteur et agresseur de la noise, de dix-neuf coups qu'il y reçut, languit trente-deux jours et mourut le jeudi 29 mai. » Henri le veilla comme un fils. « Nonobstant, écrit l'Estoile, il passa de ce monde ayant toujours en bouche ces mots, même entre ses derniers soupirs, qu'il jetait avec grande force et grand regret : *Ah mon Roy, mon Roy*, sans parler autrement de Dieu ni de sa mère. »

La douleur du roi fut extrême. Il fit élever pour ses favoris des tombeaux magnifiques où leurs jeunes images étaient sculptées dans le marbre. Il portait sur lui les cheveux coupés de Quélus et de Maugiron.

Saint-Mégrin, d'Epéron, Schomberg, Quélus, toujours l'épée à la main pour le service du roi, étaient morts... Leurs ennemis leur firent cette épitaphe :

*Entraigues et ses compagnons  
Ont bien étrillé les mignons :  
Chacun dit que c'est bien dommage  
Qu'il n'y en est mort davantage.*



Deux « archimignons » remplacèrent les amis disparus dont les tombeaux ornaient l'église Saint-Paul : d'Epéron et Joyeuse.

Le duc d'Epéron était avant tout un guerrier, nourri dans la rudesse des armes. Son maître le « dégrossit », l'initia aux belles manières et le fit instruire par Desportes.

C'est l'habileté de Catherine de Médicis qui fit la fortune du duc d'Epéron. La camarilla du roi donnait de l'ombrage à la reine-mère. En introduisant d'Epéron auprès de son fils, elle contribuait à contrebalancer les influences des favoris.

Il fut chargé par le roi d'assiéger La Charité-sur-Loire, se fit remarquer par le luxe de ses harnachements et de sa

tente. A son retour il fit une cour assidue aux filles d'honneur de la reine-mère. Il fut du bal du Plessis-lez-Tours.

On raconte que le duc d'Epéron se présenta un jour devant Sa Majesté « détaché et déboutonné », ce qui choqua le roi, très strict sur la « propreté », et qui exigeait qu'on n'entrât dans sa chambre qu'en « escarpins blancs, mules de velours noir avec des bas d'attache et d'autres vêtements » où il fallait garder une extrême justesse. Il lui fit un reproche sévère. Le duc se retira fort courroucé, se jurant de ne pas remettre les pieds à la cour. Mais le roi ne voulait pas perdre une amitié si sûre; il le fit rappeler et ne lui marchandait plus ses faveurs.

Une anecdote montrera à quel point d'Epéron était installé dans l'intimité du roi. Catherine de Médicis ayant une requête à faire au roi, trouve ouverte la porte de son cabinet et voit son fils assis, sa femme sur ses genoux, et d'Epéron à ses côtés.

C'est Pierre de l'Estoile, écho de son époque, qui a appelé le duc d'Epéron « demi-roi » tant son ascension fut rapide, éclatante. L'empire qu'il eut sur Henri III tenait de l'envoûtement. Son nom évoque un mignon parfumé, musqué, « haut fraisé ». Mais ce favori était un homme d'action. S'il inspirait la haine de la cour, c'est que sa hauteur était insupportable. Il y avait en lui du « parvenu », du « cabotin », assez mélancolique, prodigue et magnifique, tout en étant ménager de ses deniers. Mais il était en affaire tenace, énergique. Son jugement était sain. Son sens politique étendu. S'il y avait de la hauteur dans son attitude, il y avait aussi de la hauteur dans ses vues. On eût dit que le roi ne savait qu'inventer pour couvrir son favori de richesses et de privilèges. Il vidait littéralement le trésor. D'autant plus qu'il était pris d'une frénésie de marier les gens : presque tous les membres de la famille d'Epéron y passèrent, comblés d'honneurs et d'argent.

En 1585 le duc d'Epéron tomba assez malade pour qu'on crût ses jours en danger. Les courtisans jetaient déjà les yeux sur le jeune de Termes, qui, avec sa beauté, sa douceur et ses dix-huit ans semblait désigné pour lui succéder. Ces petites préoccupations de cour ne prouvent-elles pas qu'on était bien renseigné sur les goûts intimes du souverain? Le duc guérit.

Le plus cher favori, à côté d'Épernon, fut le baron d'Arques, bientôt fait duc de Joyeuse.

D'Aubigné nous assure qu'en 1577 « d'Arques était déjà aimé du roi ardemment »; c'est à cette époque que nous le trouvons dans l'armée royale auprès du duc d'Anjou aux combats de La Charité.

Il avait un délicieux visage, des manières élégantes, une tournure gracieuse. A vingt ans il avait l'air d'un page.

Ce n'est pas que Joyeuse et d'Épernon — surtout d'Épernon — aient été des politiques au-dessous de leur tâche, mais les rapports du roi avec ses mignons ont pu choquer à juste titre. Il accablait Joyeuse de caresses quand il ne le battait pas. D'Épernon en mission écrit à son souverain : « Jamais âme, quittant un beau corps, n'éprouva tant de douleur que d'Épernon en s'éloignant de vous. » Tout cela ne manque pas d'être équivoque.

Joyeuse publiait hautement les faveurs qu'il recevait du roi; d'Épernon n'en faisait pas parade.

Le luxe des noces de Joyeuse, avec ses ballets, ses mascarades, ses tournois, ses festins, son déploiement de plumes et de brocarts, scandalisa le royaume. Les dépenses furent évaluées à douze cent mille écus et contrastaient avec la misère générale qui régnait en France. C'est le roi qui payait tout et comblait les deux favoris de pensions exorbitantes. Rien n'était trop beau pour lui et ses mignons. Un simple exemple des dépenses royales :

*Compte de dépenses de Henri III (en 1580)*

« 48 aulnes de drap de soyes de couleur, couverts d'or et d'argent, pour servir à faire jupes à la matelotte pour le Roi et cinq Seigneurs qui accompagnèrent Sa Majesté à la mascarade faite le mardi gras au soir, 228 livres. »

« Le peuple serait resté peut-être indifférent aux hontes de la cour, si Henri III n'avait généralisé le mécontentement par sa mauvaise administration. Un roi prodigue succédait à un roi endetté : dès 1576 son gouvernement, incapable de payer aux reîtres de Jean-Casimir le prix de leur retraite, est réduit aux expédients pour se procurer de l'argent. Il met en vente 1 000 lettres de noblesse. Il emprunte aux particuliers, aux villes, retient les gages des officiers, puise dans

la caisse de l'Hôtel de Ville de Paris, lève des décimes ordinaires et extraordinaires sur le clergé et vend les biens ecclésiastiques. »

Le duc de Joyeuse meurt à vingt-huit ans. Du Perrin fit présent au roi « d'un dialogue amoureux (écrit de sa main et lequel il ne voulust faire imprimer) sous les noms de Daphnis et Aristée où il fait revenir l'ombre de Joyeuse et met Aristée pour le Roy et Daphnis pour Joyeuse : lequel pour être plein de folies et passions amoureuses, en orna ce beau titre : *Formosum pastor Coridon ardebat Alexis*. Et commence : *Seul jour de ma pensée et mon ardent flambeau...*, etc... » (Mémoires et journaux de Pierre de l'Estoile).

« L'amour philosophique et sacré » eut ses panégyristes au Louvre, comme autrefois sur les bords de l'Ilissus. Et aussi ses détracteurs.

*Catherine femme-homme,  
Henri homme-femme.*

Un sonnet du temps montre bien que l'inversion du roi ne faisait de doute pour personne. Il s'agit du jeune La Bourdaillère et de sa sœur :

*Ma sœur, je voudrais bien vous dire quelque chose  
Qui touche grandement le point de vostre honneur,  
Mais je ne voudrais pas que vostre folle ardeur  
Le découvrist jamais à l'auteur de la cause.*

— *Dites, petit fascheux? Hélas, ma sœur, je n'ause :  
J'ai peur de vous fascher. Toutefois dans le cœur,  
La rage et le despit consomme ceste peur  
Et faut qu'à vostre erreur à ce coup je propose,*

*Donc, pour le faire court, on m'a dit que Legast  
A fait de vostre honneur un merveilleux dégast,  
Que vous êtes la carte où souvent il compose. »*

— *Allez, petit fascheux, on en dit bien autant  
De ma mère et Clermont; et de vous plus avant  
Car on dit que le Roy vous fait la mesme chose!*

Tous les pamphlets visent le même scandale :

*Si bien qu'à la royale il vole des enfants*

*Pour s'eschauffer sur eux en la fleur de leurs ans.*

(D'Aubigné.)

Témoin les gaillardises des « Hermaphrodites » de Tabourot des Accords :

*Je ne suis mâle ni femelle  
Et si, je suis bien en cervelle  
Lequel des deux je dois choisir :  
Mais qu'importe à qui l'on ressemble?  
Il vaut mieux les avoir ensemble,  
On en reçoit double plaisir. »*

L'allusion à l'homosexualité ne fait aucun doute. Quant à la valeur historique de l'outrage, elle est certes douteuse. Que ne dit-on pas? Les mignons, disait-on alors, avaient su trouver

*Par le cul d'un coquin chemin au cœur d'un Roy.*

On a raconté qu'un mariage secret l'avait uni à Maugiron. On disait qu'il avait fait peindre ses mignons et ses maîtresses habillés en Saints et en Vierges, dans un livre d'heures, et qu'il emportait à l'église ce bréviaire.

Rocheport fait l'anagramme de Saint-Luc : *cats in cul*. « Ce pauvre garçon avait en horreur cette vilénie et fut forcé la première fois. Le Roy lui faisait prendre un livre dans un coffre, duquel le grand Prieur et C... lui passèrent le couvercle sur les reins, et cela s'appeloit parmi eux « prendre un lièvre au collet ». Tant il y a que « cet honneste homme fut mis par force au mestier ».

Le roi tombe amoureux d'un tapissier qu'il voit en haut d'une échelle en train de réparer un lustre. « Il porte la main à la braguette de Saint-Séverin, Montigny au collet et M. d'O aux esguillettes. » Saint-Séverin s'enfuit du cabinet du roi. Il est appelé le « poulain farouche ». Le duc de Longueville envoie un courrier au roi qui lui demande « l'autre paquet auparavant que de voir celui du papier ». Le jeune Rosny est banni pour être « mal garni ». Il est question de « bouche collée entre les deux parties honteuses à Maugiron mort ».

Jusqu'à quel point la superstition se mêla-t-elle à ces

voluptés? Rome envoya des « chapelets, des graines bénites, desquels le roi fit présent à tous les confrères du cabinet et fut avisé que leurs voluptés s'exerceroient à travers les dits chapelets, ce qui se pratique depuis aux bordels de Paris pour se garantir de la vérole ». Quelqu'un de la bande sacrée eut « des chancres en mauvais endroits ».

Ce péché n'était point péché sous l'habit de Cordelier : c'est pourquoi ceux qui ont hérité du livre d'heures du roi (il était mort au moment de la composition de la *Confession du Sieur de Sancy*) peuvent montrer « enlumines, en cordeliers, les noms de ceux qui se montrèrent complaisants », la fin du livre était réservée à la liste de ceux sur qui le roi ne put « exercer son emprise ».

Que voilà de solides documents! *France-Dimanche* n'oserait pas s'aventurer si loin sur les princes et les princesses, ses victimes.

Quelle valeur historique faut-il accorder à la publication en 1589, l'année même de sa mort, « avec permission » souligne l'éditeur, des « Propos lamentables de Henri de Valois, tirés de sa confession, par un remord de conscience, qui toujours tourmente les misérables »? Si le document était exact, il apporterait la preuve des tendances homosexuelles d'Henri III.

Henri III, dans cette confession, reproche à Satan la « fureur du mauvais désir » qu'il lui « aurait fiché au cerveau ». « J'ai transgressé tous les commandements de mon Dieu, lorsque j'ai plutôt ajouté foi à mon grand et indissoluble ami d'Epéron, enchanteur, nécromant et devineur, qu'au Tout-Puissant. » Plus loin, le roi ajoute : « J'ai été adultère, fornicateur, paillard, incestueux, sodomite. » Le mot est lâché. « Je me suis voulu couvrir d'un sac mouillé, qui plus m'a nui que profité : pensant ainsi excuser mon forfait. » Il n'est pas de péché dont ne se charge le monarque. Il n'est pas de supplices qu'il n'attende en enfer. Vraiment on se demande à qui une telle confession eût été faite et quel confesseur l'eût livrée au public! Il aurait fallu que le roi eût succombé à un véritable délire d'humilité pour s'exprimer ainsi. C'est un pamphlet. Ce n'est pas une confession.

Georges Mongrédién nous enseigne que d'Aubigné fait

allusion au mariage secret d'Henri III et de Bellegarde. Que de mariages secrets!

Faut-il prendre comme un aveu, un remords, la confession de Bellegarde et la riposte d'Épernon, pendant l'agonie d'Henri III que le moine Clément venait de poignarder?

— Mon Dieu, s'était écrié Bellegarde, absolvez-nous des péchés commis auprès du roi... Et vous, mon cousin, avait-il ajouté à l'adresse d'Épernon...

Mais d'Épernon, furieux, l'avait interrompu :

— Taisez-vous! Vous parlez comme une femme! Comme s'il avait trouvé compromettante et inopportune l'expression de semblables remords confessés en un pareil moment.

Dr GILBERT ROBIN.

(A suivre.)

SAÏD

par

ERIC DUBOIS

Depuis deux jours, je roulais à travers la savane; ce n'étaient que baobabs démesurés, herbe brûlée, rivières asséchées. Un troupeau de vaches décharnées, à peine dépassé, disparaissait déjà, enveloppé par le nuage de terre rouge que soulevait ma voiture depuis onze cents kilomètres. Encore trois villages à traverser avant d'arriver à Kentodogo, j'y serais donc pour la nuit. Passer un mois dans cette région désolée de l'Ouest, pour y terminer mon enquête sur les possibilités de développement agricole, était une perspective qui ne me réjouissait guère.

Kentodogo : une centaine de cases en terre battue, devant lesquelles s'allumaient une à une les mèches vacillantes des lampes à pétrole; la piste frangée d'orangers traversait le village sans détour et se poursuivait vers l'est.

Un peu à l'écart survivait un petit poste de missionnaires, qui m'accueillirent pour la nuit; partageant leur bouillie de mil je les mis au courant de mon travail; le plus âgé d'entre eux semblait craindre que mes vingt-trois ans fassent peu de poids devant les vieux chefs coutumiers. De plus, à cette époque, tous les villageois étant occupés à défricher la brousse, il me dit qu'il serait difficile de me trouver un interprète. Néanmoins il ferait l'impossible.

J'étais occupé à préparer mon petit déjeuner, lorsque je vis arriver un missionnaire, suivi d'un jeune noir, comme par son ombre. « Je vous présente Saïd, me dit-il; il a eu la malaria et est encore trop faible pour aider les siens aux travaux des champs. »

Saïd, caché derrière la soutane blanche, se dandinait d'un pied sur l'autre, et regardait fixement le sol. Une légère brise matinale fit onduler les plis de sa tunique d'un bleu lavé, il leva les yeux sur moi, et, voyant que je l'observais, reprit la contemplation de ses pieds.

« J'espère qu'il pourra vous rendre service, continua le missionnaire; sa connaissance du français est suffisante pour vous aider. Je vous conseille de le payer par semaine et il se débrouillera bien pour sa nourriture. »

Saïd avait les traits fins de la race Peuhl, et devait avoir une quinzaine d'années. Il salua le « Mon Père » et, retirant un bonnet de laine rouge et blanc, découvrit de longs cheveux noirs bleutés qui encadraient son visage ovale au teint clair.

« As-tu déjà mangé? » Un « oui m'sieur » peu assuré me convainquit du contraire et je partageai mon petit déjeuner, qu'il dévora. Je me félicitais d'avoir Saïd avec moi, car, sans lui, je n'eusse jamais trouvé la direction de nombreux villages pour lesquels aucune piste d'accès ne figurait sur la carte très sommaire de la région.

Les premières visites devaient être consacrées aux chefs les plus importants de la région; trente kilomètres de piste, sillonnant une savane brûlée par le soleil, nous conduisirent chez un des derniers potentats de l'ancien Empire.

Soixante-douze cases, pour les épouses du chef de tribu, ceinturaient un énorme édifice d'un blanc qui contrastait avec le bleu d'un ciel d'où les nuages sont absents dix mois sur douze. Le guetteur, accroupi sur la terrasse, dut nous apercevoir de loin, car dès notre arrivée nous fûmes accueillis par une sorte de portier qui s'enquit de nos identités, du motif de notre visite et s'en fut informer son maître.

Après avoir franchi quelques pièces vides, nous entrâmes, précédés de notre guide, dans une salle où trônait un vieillard aux cheveux blancs, entouré d'esclaves agenouillés; Saïd, qui aurait préféré ne pas entrer, me saisit peureusement la main.

Le chef nous salua et on nous présenta deux sièges. J'avais heureusement été prévenu du genre de cérémonial qu'il convenait de respecter en ces circonstances. Ne pouvant m'adresser directement au chef, toute la conversation, bien que ma connaissance de la langue indigène fût suffisante, devait passer par le canal de mon interprète, qui la transmettait à un conseiller qui, à son tour, la retransmettait à son maître; j'eus des doutes quant à la communication intégrale de mes messages.

Quelques esclaves nus, excepté la petite pièce d'étoffe retenue par des brins de chanvre, bourdonnaient autour de leur maître; ces garçons, fruits des amours du potentat avec les membres de son harem, étaient maintenus en esclavage entre dix et vingt ans et n'étaient occupés à nulle autre besogne qu'à servir leur maître; l'un devait toujours tenir de la bois-

son à sa portée, un autre était chargé de chasser les insectes, le soir il fallait aussi masser les membres du maître avant son repos.

Ce soir-là, nous fûmes invités par le chef à passer la nuit dans son village; ces invitations, très difficiles à refuser, me contrariaient car elles comportaient invariablement un repas fort pimenté et l'offre insistante d'une compagne pour meubler les moments d'insomnie, ce qu'il me fallait toujours refuser, à leur grand étonnement. Je préférais, comme presque tous les soirs, monter ma petite tente et, étendu aux côtés de Saïd, l'instruire de notre façon de vivre en Europe.

Son incompréhension des choses qui, comme le chemin de fer, les maisons à étages, les villes, me paraissaient si évidentes, m'amusait. Lui me racontait sa petite enfance, comment il échappa un jour à une panthère, m'expliquait le pourquoi de certaines coutumes; nous bavardions une grande partie de la nuit, un peu avant l'aube il faisait plus frais et nous nous endormions.

Le lendemain, alors que nous quitions le village, un énorme attroupement attira notre attention; des garçons, les reins ceints de lanières de cuir noir, dansaient d'une façon lancinante, pliés en deux, les mains rasant le sol. « C'est la cérémonie de la circoncision », me dit Saïd. Plus loin, dans une case, le sorcier « opérait » avec une méthode si primitive que quatre tambours n'étaient pas suffisants pour étouffer les cris des victimes. Saïd fut fier de me rappeler qu'il n'avait pas été circoncis, ce qu'il semblait apprécier comme le signe évident d'un progrès de la civilisation.

Tous les villages se ressemblaient à s'y méprendre; après deux semaines j'aurais pu clore mon enquête, mais Saïd m'apprit à aimer ces régions rudes et désolées. La saison sèche atteignait son apogée, les puits tarissaient et où l'eau filtrait encore il fallait une cinquantaine de mètres de corde pour ramener une demi-calebasse d'eau; cela m'obligeait à rester plus longtemps dans les villages. Le forgeron y est, avec le sorcier, quand il ne cumule pas les deux fonctions, le personnage le plus important; les outils qu'il fabrique sont des chefs-d'œuvre si l'on considère le matériel dont il dispose. La matière première ne peut provenir que des automobiles accidentées et abandonnées le long des pistes, l'outil se limite à deux pots de terre recouverts de peau qui inhalent de l'air dans le foyer; des essieux, des amortisseurs lui servaient d'outils; il façonnait ainsi des pointes de flèches, machettes et « dabas » pour gratter le sol. Un artisan très habile parvenait à fabriquer des fusils à pierre qui explo-

saient régulièrement entre les mains des chasseurs.

Saïd m'expliquait alors que jamais son pays ne pourrait progresser si personne ne savait fabriquer des charrues, entretenir des moto-pompes, « coller le fer avec un tube à feu », comme à la mission, car il avait vu le potager des missionnaires où l'eau bruissait dans les rigoles et où les maniguers, bananiers et orangers ne se desséchaient pas, comme partout ailleurs en cette période.

Deux jours de route nous séparaient du prochain village à contacter; cette saison était la seule durant laquelle il était possible d'y aller car il fallait franchir la « Lifu » à gué. Une galerie forestière épousait les courbes de la « Lifu » et abritait une vaste faune; dès le coucher du soleil ce furent, durant toute une nuit sans lune, des rugissements, ricanelements, frôlements furtifs qui nous tinrent éveillés jusqu'à l'aube. Des sifflements de perroquet nous réveillèrent alors que le soleil était au zénith.

Si les eaux stagnantes des marigots, renfermant toutes sortes de maladies en puissance, empêchaient les baignades, l'eau fraîche et cascadante de la « Lifu » nous rafraîchit de toute autre façon que le seau d'eau journalier; cependant les sauriens squameux qui hantent les cours d'eau nous obligèrent à nous baigner alternativement, l'un surveillant l'autre.

Le soleil éclaboussait de ses rayons nos corps contractés, aplatis sur une grande roche lisse. Lorsque j'avertis Saïd de la fin très prochaine de la tournée il me demanda où nous irions ensuite; j'eus beaucoup de difficultés à lui faire comprendre que je rentrerais en Europe; il croyait que toujours nous resterions ensemble. J'eus de la peine à voir combien grande était sa déception, et c'est ce soir-là que je pris la résolution d'emmener Saïd en Europe, où il pourrait suivre des cours de mécanique.

Toute une nuit de questions, d'anticipations trahirent sa joie, et au petit matin il mimait encore de ses bras graciles le vol d'un avion.

A nouveau la voiture vibra sur la mauvaise piste de « Batou »; peu avant le village une pancarte fichée sur un baobab indiquait « Caïmans sacrés »; nous primes la dérivation, poursuivis par une nuée d'enfants, agitant des poulets. Le chemin se terminait devant un marigot où flottaient de vieux troncs d'arbres. Hors d'haleine, nos poursuivants nous assaillirent de leurs offres, Saïd en sélectionna un qui, pour une pièce de monnaie, attacha une ficelle à la patte de son poulet et le lança dans l'eau, s'empressant de le ramener

à lui; ce geste répété eut pour effet de faire se mouvoir dans notre direction les troncs d'arbres qui étaient des caïmans au repos.

Le garçon en fit avancer quelques-uns sur la berge sablonneuse et ils restèrent là, immobiles, la gueule ouverte, comme pétrifiés. Il lançait son piaillant volatile sur le dos du caïman, dont les mâchoires se refermaient avec un claquement sec qui faisait frémir; on me fit comprendre qu'avec une pièce de monnaie supplémentaire le spectacle pourrait s'améliorer. Un enfant se détacha du groupe et, contournant les sauriens, se trouva entre l'eau et le caïman taquiné dont il saisit la queue à deux mains, la souleva et la laissa retomber lourdement sur le sol; mu comme par un ressort, le crocodile pivota sur lui-même et, se hissant sur ses petites pattes, se mit à poursuivre l'enfant à une vitesse surprenante; celui-là détala de toutes ses jambes, sautant au-dessus de quelques caïmans immobiles, ce qui provoqua l'hilarité de ses compagnons.

Finalement le caïman saisit l'infortuné poulet en travers de sa gueule, ne laissant qu'un moignon sanglant au bout de la ficelle.

Un peu à l'écart, un gosse, dont une jambe s'arrêtait au genou, ne partageait pas la gaieté de ses compagnons.

Nous dûmes passer par la capitale, afin de rejoindre notre point de départ. J'en profitai pour réserver deux places dans l'avion de la semaine suivante, et une longue journée fut consacrée à secouer des fonctionnaires somnolents afin de remplir les formalités nécessaires au départ de Saïd.

Enfouies sous la verdure, de vieilles maisons aux toits rouillés bordaient des allées, se rejoignant toutes au marché, qui donnait sa raison de vivre à la ville. Jonchant le sol et pêle-mêle fruits, racines, quartiers de viandes colonisés par les mouches, remèdes, y suscitaient entre vendeurs et acheteurs d'interminables palabres, indispensables à toute affaire traitée, si minime soit-elle. Saïd, ravi, voulut garder sur lui le costume bleu-clair acheté l'après-midi; tout lui seyait à ravir et ce fut un vrai plaisir de remplir deux valises de vêtements.

Luttant de vitesse avec une autre voiture sur la piste de Kentodogo, je ne parvins pas à la dépasser; c'est couverts de poussière rouge, presque aveuglés, que nous nous arrêta-mes pour passer une dernière nuit en brousse.

Saïd partit chercher du bois pour le feu tandis que je préparais le dîner; à l'horizon de lourds nuages s'amoncelaient, laissant craindre une tornade pour la nuit. Comme Saïd ne

revenait pas, je partis l'aider; mes appels, emportés par de petites rafales de vent, restaient sans réponse.

Soudain, je l'aperçus, étendu sur le sable, se tordant de douleur; pressé de mes questions il me désigna à deux pas, la tête fracassée, un « serpent minute »; je courus à la voiture chercher du sérum anti-venimeux, mes mains tremblaient si fort que je parvins à peine à enfoncer l'aiguille; sa respiration devint haletante, il ne me quittait pas des yeux, semblant mettre une confiance illimitée dans chacun de mes gestes.

Il redevint calme, je pris sa tête entre mes mains et voulus lui donner à boire, mais il ne put avaler; deux grosses larmes vinrent perler à ses paupières, sa petite poitrine se secoua affreusement et il retomba dans mes bras, mort.

De grosses gouttes de pluie s'écrasèrent sur le sol, un éclair déchira le ciel, une nouvelle saison des pluies commençait.

ERIC DUBOIS.

---

---

Der Kreis      LE CERCLE      The Circle

paraît depuis 1932

*Revue mensuelle comprenant une partie française, allemande et anglaise*

*Chaque article n'est publié que dans une seule langue*

*photographies - dessins*

Abonnement pour un an :

50 F (envoi sous pli fermé)

LE CERCLE, case 547, Zurich 22 (Suisse)

Compte de chèques postaux VIII-25 758 Zurich

## JEAN COCTEAU, TEL QUE JE L'AI CONNU (1)

par

ANDRÉ CALAS

J'ai connu Jean Cocteau quelques jours après la première représentation de sa pièce *Bacchus* qui fut créée en 1952 au théâtre Marigny à Paris par Jean-Louis Barrault et sa troupe. Mon journal m'avait chargé de l'interviewer à cette occasion. Je lui avais téléphoné et il m'avait demandé de venir le voir, non à Paris même, mais dans cette maison de campagne qu'il possède à Milly-la-Forêt, à une cinquantaine de kilomètres de Paris. C'est un gros village où le couturier Christian Dior avait alors, lui aussi, sa maison de campagne, dans un vieux moulin, luxueusement aménagé. Jean Cocteau habite une aile, une tour, du vieux château du village.

Il est extrêmement courtois, très cordial et il met aussitôt à l'aise celui qu'il reçoit, par son ton enjoué, amusé, familial. On a l'impression qu'on le connaît depuis des années. Je me souviens que le chauffeur de la voiture qui m'accompagnait et qui était un bonhomme assez rude, un peu lourdaud, fut ébahi par tant de simplicité et conquis tout de suite.

Jean Cocteau me conduisit dans sa maison très hardiment décorée, confortable et « avant-garde » à la fois. Nous nous enfermâmes dans son bureau. Il s'assit à sa table de travail qu'éclairait une lanterne de projection cinématographique. J'étais assis sur un divan bas recouvert d'une peau de panthère.

Jean Cocteau parle avec une aisance admirable. C'est un causeur. On a beaucoup admiré au siècle dernier le charme de la conversation d'Oscar Wilde. Ce dernier était si brillant qu'il savait tenir sous son charme tous les invités. Au cours d'un souper, une dame admirative fut si fortement impressionnée par son éloquence, son don poétique, qu'elle prétendit avoir vu un ange au-dessus de sa tête. Eh bien, je crois que

(1) Conférence faite à Wiesbaden (Allemagne).

dans la littérature française contemporaine, Jean Cocteau est un aussi brillant causeur, le seul qui puisse être comparé sur ce point à Oscar Wilde.

Ce jour-là, Jean Cocteau me parla de *Bacchus* avec la fierté d'un père pour son fils bien-aimé. Mais comme il craignait que je ne reproduise pas fidèlement ses déclarations, il sortit huit feuilles de papier qu'il avait recouvertes de sa belle écriture et qui me disaient tout ce qu'il voulait qu'on sût sur Bacchus. En voici quelques passages :

« L'idée de Bacchus m'a été donnée par Ramuz lorsque j'ai eu l'honneur d'être le récitant de *L'Histoire du soldat*, pour un spectacle offert aux étudiants de Genève. Il s'agissait d'une vieille coutume suisse-allemande qui consiste à nommer un Bacchus et à lui donner tous les cinq ans les pleins pouvoirs pendant une semaine de la fête des vendanges. J'ai d'abord pensé à une pièce, puis à un livre, puis à un film. Je suis revenu au théâtre parce que l'action rapide s'y cadre mieux.

« Pendant que j'écrivais le premier acte à Saint-Jean-Cap-Ferrat, j'appris que Sartre écrivait à Saint-Tropez une œuvre dont l'action se déroulait en Allemagne, au XVI<sup>e</sup> siècle, et presque aux mêmes dates que la mienne.

« Je rencontrai Sartre à Antibes. Nous nous aperçûmes que nos pièces ne se ressemblaient pas et ne se gênaient pas. Nous avons décidé de passer outre.

« J'avais destiné le rôle de Bacchus à Jean Marais. Lorsqu'il me demanda conseil pour son engagement à la Comédie-Française, j'estimai que ses intérêts devaient passer avant les miens et je lui conseillai d'entrer dans une maison où il pourrait jouer souvent des rôles dignes de lui.

« On me grondera, c'est certain et j'en ai l'habitude. Paris est notre famille et nos familles nous grondent toujours. A l'étranger ce n'est plus notre famille qui nous accueille. Ce sont des amis. L'atmosphère est toute différente. Si on ne me grondait plus, si, au lieu de me traiter comme un gamin qui débute, on me traitait selon mon âge et ma situation, je serais inquiet, je me dirais que le moment est venu de m'asseoir. »

Dans ce texte, Jean Cocteau prenait la précaution de préciser que les opinions, surtout religieuses, exprimées par ses héros, n'étaient pas les siennes, il pressentait que le côté anticlérical, antireligieux de *Bacchus* risquaient de choquer bon nombre de ses spectateurs. François Mauriac, son vieil ami pendant cinquante ans, réagit le soir de la création de *Bacchus*. Il se leva dès la fin de la pièce, n'applaudit pas et partit ostensiblement. Les deux écrivains se fâchèrent, s'écri-

virent des lettres féroces qu'ils publièrent dans le *Figaro Littéraire*, et plus tard se réconcilièrent.

Car ce qui est le plus étonnant chez Jean Cocteau, c'est sa bonté foncière. Tous ceux qui le connaissent bien, et mieux que moi, disent que c'est un être foncièrement bon, généreux, et qui a le culte de l'amitié. Il a ou a eu beaucoup d'amis et des plus célèbres : Picasso, Charlie Chaplin, Stravinsky, Diaghilev, etc...

Il connut beaucoup Gide mais ils sympathisèrent peu; ils étaient trop différents. Gide était secret, timide, profond. Cocteau était superficiel, plus mondain et merveilleusement doué pour la vie publique.

Cocteau a lui-même raconté cette anecdote; au début du siècle, il traversait avec Serge de Diaghilev et Nijinski la place de la Concorde à Paris et le célèbre chorégraphe russe lui demanda :

— Jean, étonne-nous.

Il faut croire que Jean Cocteau a suivi le conseil de Diaghilev, car toute sa vie il n'a cessé d'étonner dans tous les domaines : comme poète d'abord, comme cinéaste, comme dessinateur, comme auteur dramatique, comme découvreur de talents. C'est lui qui révéla entre autres le romancier Radiguet, le jeune auteur du *Diable au Corps*, puis Jean Marais qu'il a conseillé, qu'il a formé et qui lui doit tout.

Je devais revoir Jean Cocteau quelques jours après ma première visite. Un dimanche je fus invité chez un ami qui possédait une belle maison avec une piscine, dans le même village que Jean Cocteau. Cet ami donnait une fête et il souhaita que Jean Cocteau vint en voisin. J'en fis part à Jean Cocteau. Il ne pouvait, précisa-t-il, assister au déjeuner parce qu'il recevait ce jour-là chez lui le compositeur Georges Auric et sa femme, le peintre Nora Auric; mais il me promit de venir à la fin de son repas vers deux heures de l'après-midi. Il se produisit alors une chose assez étonnante. Nous étions douze à quinze jeunes hommes et jeunes femmes assis à table; nous nous étions mis très tard à table. Nous avions à peine commencé de manger lorsque la clochette de la porte du parc sonna. Cocteau entra, s'assit au bout de la table et pendant quatre heures nous tint sous le charme de sa conversation. Le repas fut servi sans que nous nous en rendions compte; nous étions sous le sortilège et personne ne put dire ensuite ce que nous avions mangé. Cocteau avait parlé de tout, de ses pièces de théâtre, de ses films, de ses amis et même d'actrices de cinéma célèbres qu'il avait beaucoup connues, comme Greta Garbo et Marlène

Dietrich. Il fit des mots d'esprit, raconta des choses plaisantes, par exemple que le curé du village de Milly portait une étole que lui avait faite Christian Dior.

Il me raconta ainsi comment il inventa ce personnage d'*Orphée* qu'il appelle l'Ange Heurtebise. Il allait rendre visite un jour à Picasso; c'était en 1930. Il emprunta l'ascenseur et ne cessait de penser à ce héros.

« Mon nom est sur cette plaque », entendit-il dans sa rêverie. Il regarda. La plaque de l'ascenseur portait le nom du fabricant. Il lut Heurtebise. Il avait trouvé ainsi le nom de son héros.

Les quatre heures que nous passâmes ensemble nous parurent aussi brèves que quelques minutes. Le soir, nous allâmes le raccompagner, comme en farandole, jusqu'à sa maison, et il fut très sensible, très flatté par toute cette jeunesse qui lui faisait cortège.

Je rencontrai plusieurs fois Jean Cocteau lors de générales de théâtre. Mais le dernier souvenir que je garde de lui est assez plaisant. En 1955, il se décida à entrer à l'Académie française. Cela scandalisa tous ceux qui aimaient en Jean Cocteau un écrivain avant-garde, un écrivain anti-conformiste et très éloigné de la littérature académique. L'Académie française compte à côté de quelques très grands écrivains comme François Mauriac, Jules Romains, Henry de Montherlant (et il n'y a guère longtemps, Paul Claudel ou Paul Valéry), beaucoup d'hommes de lettres absolument inconnus et médiocres; elle est un honneur officiel qui récompense ceux qui n'ont jamais choqué personne par leurs écrits. La plupart des grands écrivains du xx<sup>e</sup> siècle ne furent pas de l'Académie.

Pour ma part, je trouvais que Jean Cocteau devait être le dernier, lui qui n'avait jamais aimé l'art académique, à vouloir être reçu — comme on dit — sous la coupole. Je le lui écrivis très franchement : « Qu'allez-vous faire parmi ces vieillards, vous qui êtes toujours resté si jeune de pensée... »

Ce reproche, au lieu de le vexer, lui fit plaisir. Il me répondit une lettre fort spirituelle où il se demandait « s'il serait une sirène à queue verte » (parce que les membres de l'Académie française portent un habit vert avec une queue). Et il terminait sa lettre en ajoutant : « Tant mieux si mon acte insolite m'amène des lettres charmantes comme la vôtre. De tout cœur — Jean Cocteau. »

Mauriac lui-même l'avait averti : « Tu t'ennuieras parmi nous à l'Académie française. »

Mais Cocteau aime les honneurs et il est entré à l'Académie française; il assiste à toutes les séances du dictionnaire et il a joué un mauvais tour aux académiciens; il a aidé à y faire entrer des auteurs jeunes et assez peu académiques comme Marcel Achard, Henry Troyat et Jean Delay.

Il a toujours aimé le paradoxe. Ce goût pour le plus officiel des honneurs littéraires semblait bien le dernier qu'il devait aimer briguer. Cocteau n'a jamais cessé de nous étonner. J'espère qu'il nous étonnera encore longtemps.

ANDRÉ CALAS.

---



---

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale

Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,*

*récits, poèmes, illustrations*

ONE, 2 256 Venice Bd, Los Angeles, 12, California, U.S.A.

Abonnement : 30 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

## LEÇONS DE SAGESSE

### GÉRARD DE NERVAL

Chers cousins d'*Arcadie*,

Peut-être avez-vous eu l'impression, à lire ma dernière lettre (1), que Nerval n'aimait guère l'homophilie, tant il avait de foudrades et de sarcasmes pour les Orientaux efféminés qu'il avait pu voir pendant son voyage, et, plus singulièrement encore, pour les travestis qu'il abhorrait énergiquement.

C'était là, pourtant, l'un des aspects seulement du sentiment de Nerval sur l'homophilie, en marge de son long voyage. C'en était le versant négatif, en quelque sorte. Reste à voir, aujourd'hui, l'aspect sympathique de ce même jugement.

Il est difficile, assurément, de classer des notes de lecture; et, quand il s'agit de commenter l'un des auteurs les plus primesautiers, les plus libres d'humeurs et d'humours, les plus ondoyants et divers de ce siècle qui, sur tous autres, connut le plus d'esprits de cette sorte, je veux dire : l'âge romantique, la gageure frise le paradoxe et la difficulté devient presque pure et simple impossibilité.

N'importe, au reste. J'ai voulu tenter la chose. Et je vous proposerai, dans cette lettre, mes bons cousins, de l'examiner, cette chose, en trois points : 1) Le sentiment de Nerval sur une misogynie dont il ne se dissimule pas les harmoniques homophiles; 2) son attitude à l'occasion d'une piquante anecdote qu'il nous narre avec d'infinis (et semble-t-il, passablement complaisants) détails; 3) son goût mal dissimulé des éphèbes aux charmes ambigus.

Examinons d'abord ce que pense l'auteur de « Lorely » de cette misogynie qui, à chaque pas en Egypte, attire ses observations et retient toute son attention.

Pages 111 et suivantes du tome II de la Pléiade, Nerval s'entretient sur ce sujet avec une personnalité du Caire pour laquelle il professe la plus grande estime, le sage homme Soliman-Aga :

(1) Voir *Arcadie*, n° 113.

### GÉRARD DE NERVAL

— Ah, je ne parle pas, dit-il (c'est Soliman-Aga qui parle) « en se frappant le front, de vos femmes roumis (Euro-« péennes); elles sont à tout le monde et non à vous; ces « pauvres folles créatures montrent leur visage entièrement « nu, non seulement à qui veut le voir, mais à qui ne le vou-« draient pas... Imaginez-vous, ajouta-t-il en pouffant de rire « et se tournant vers d'autres Turcs qui écoutaient, que « toutes, dans les rues, me regardaient avec les yeux de la « passion, et quelques-unes même poussaient l'impudeur jus-« qu'à vouloir m'embrasser.

« Voyant les auditeurs scandalisés au dernier point, je crus « devoir, ajoute Nerval, leur dire, pour l'honneur des Euro-« péennes, que Soliman-Aga confondait sans doute l'empres-« sement intéressé de certaines femmes avec la curiosité « honnête du plus grand nombre. »

L'interlocuteur musulman n'a cure de cette remarque, et il poursuit :

« Quant à les épouser, dit-il, c'est autre chose; elles ont été « élevées si mal, que ce seraient la guerre et le malheur dans « la maison. Chez nous, les femmes vivent ensemble et les « hommes ensemble, c'est le moyen d'avoir partout la tran-« quillité.

— Mais ne vivez-vous pas, dis-je, au milieu de vos femmes « dans vos harems?

— Dieu puissant, s'écria-t-il, qui n'aurait la tête cassée de « leur babil? Ne voyez-vous pas qu'ici les hommes qui n'ont « rien à faire passent leur temps à la promenade, au bain, au « café, à la mosquée, ou dans les audiences, ou dans les visites « qu'on se fait l'un à l'autre? N'est-il pas plus agréable de « causer avec des amis, d'écouter des histoires et des poèmes, « ou de fumer en rêvant, que de parler à des femmes préoccu-« pées d'intérêts grossiers, de toilette ou de médisance?

— Mais vous supportez cela nécessairement aux heures où « vous prenez vos repas avec elles.

« — Nullement. Elles mangent ensemble ou séparément à « leur choix, et nous tout seuls, ou avec nos parents et nos « amis. Ce n'est pas qu'un petit nombre de fidèles n'en « agissent autrement, mais ils sont mal vus et mènent une vie « lâche et inutile. « La compagnie des femmes rend l'homme « avide, égoïste et cruel; elle détruit la fraternité et la charité « entre nous; elle cause les querelles, les injustices et la tyran-« nie. Que chacun vive avec ses semblables... »

Et Nerval de commenter ainsi cet entretien passablement socratique :

« Est-ce là l'opinion de tous les musulmans ou d'un certain « nombre d'entre eux? On doit y voir peut-être moins le

« mépris de la femme qu'un certain reste du platonisme antique, qui élève l'amour pur au-dessus des objets péris-sables. La femme adorée n'est elle-même que le fantôme abstrait, que l'image incomplète d'une femme divine, fiancée au croyant de toute éternité. »

Vous voyez, cousins, que l'auteur des *Filles du feu* savait comprendre une conception du monde qui, bien qu'elle ne fût pas la sienne, lui paraissait digne des plus nobles esprits. Et la référence à Platon (c'est moi qui l'ai soulignée au passage) n'est pas là pour contredire mon propos.

Cette bienveillante compréhension (avec une sourde ironie, secrètement complice de ce qu'elle moque), nous allons la retrouver à l'occasion d'une amusante anecdote que je vous demande la permission, cousins, de vous rapporter tout au long. Elle en vaut la peine. Et la mutiler serait lui faire perdre beaucoup de sa saveur.

Le chapitre (pp. 268 et suivantes) est pittoresquement intitulé « Idylle ».

Nerval raconte d'abord qu'il avait alors une esclave en laquelle il mettait toutes ses dilections, et qui, à ses moments perdus, chantait « une mélodie trainante et soporifique » dont le refrain était :

« *Ya kabibé, sakel nô.* »

« *Ya makmouby, ya sidi...* »

« J'en comprenais bien, ajoute Nerval, quelques mots, mais celui de kabibé manquait à mon vocabulaire. J'en demandai le sens à l'Arménien qui me répondit : « Cela veut dire : un petit drôle. » Je couchai ce substantif sur mes tablettes avec l'explication, ainsi qu'il convient quand on veut s'instruire. »

Dans la soirée, le même mentor Arménien fit part à Nerval de ses inquiétudes, concernant un manque prochain d'eau potable à bord. « Il me fit voir », précise le voyageur, « sur le pont les tonnes à eau entièrement vides, sauf l'une d'elles qui pouvait encore contenir cinq ou six bouteilles d'eau. »

Le lendemain matin, l'auteur des « Illuminés », en se levant, vit un petit mousse, de frimousse avenante, qui « était seul debout et faisait sa toilette en se lavant abondamment le visage et les mains avec de l'eau qu'il puisait dans notre dernière tonne de liquide potable ».

Et le narrateur poursuit de la sorte :

« Je ne pus m'empêcher, écrit-il, de manifester mon indignation. Je lui dis ou je crus lui faire comprendre que l'eau de la mer était assez bonne pour la toilette d'un petit drôle

« de son espèce, et voulant formuler cette dernière expression, je me servis du terme de « ya kabibé » que j'avais noté. Le petit garçon me regarda en souriant, et parut peu touché de la réprimande. Je crus avoir mal prononcé, et je n'y pensai plus.

« Quelques heures après, le capitaine Nicolas (...) se mit à parler bas à l'oreille de l'Arménien.

« — Il veut, me dit ce dernier, vous faire une proposition.

« Qu'il parle.

« — Il dit que c'est délicat, et espère que vous ne lui en voudrez pas si cela vous déplaît.

« — Pas du tout.

« — Eh bien, il vous demande si vous voulez faire l'échange de votre esclave contre le ya ouled (le petit garçon) qui lui appartient aussi.

« Je fus au point de partir d'un éclat de rire; mais le sérieux parfait des deux Levantins me déconcerta. Je crus voir là au fond une de ces mauvaises plaisanteries que les Orientaux ne se permettent guère que dans les situations où un Franc pourrait difficilement les en faire repentir. Je le dis à l'Arménien, qui me répondit avec étonnement :

« — Mais non, c'est très sérieusement qu'il parle; le petit garçon est très blanc et la femme basanée, et, ajouta-t-il avec un air d'appréciation consciencieuse, je vous conseille d'y réfléchir, le petit garçon vaut bien la femme.

« Je ne suis pas habitué à m'étonner facilement : du reste, ce serait peine perdue dans de tels pays. Je me bornai à répondre que ce marché ne me convenait pas. Ensuite, comme je montrais quelque humeur, le capitaine dit à l'Arménien qu'il était fâché de son indiscretion, mais qu'il avait cru me faire plaisir. Je ne savais trop quelle était son idée, et je crus voir une sorte d'ironie percer dans sa conversation; je le fis donc presser par l'Arménien de s'expliquer nettement sur ce point.

« Eh bien, me dit ce dernier; il prétend que vous avez, ce matin, fait des compliments au ya ouled; c'est du moins ce que celui-ci a rapporté.

« — Moi, m'écriai-je; je l'ai appelé « petit drôle » parce qu'il se lavait les mains avec notre eau à boire; j'étais furieux contre lui, au contraire.

« L'étonnement de l'Arménien me fit apercevoir qu'il y avait dans cette affaire un de ces absurdes quiproquos philologiques si communs entre les personnes qui savent médiocrement les langues. Le mot « kabibé », si singulièrement traduit la veille par l'Arménien, avait, au contraire, la signi-

« fication la plus charmante et la plus amoureuse du monde.  
« Je ne sais pourquoi le mot de « petit drôle » lui avait paru  
« rendre parfaitement cette idée en Français.

« Nous nous livrâmes à une traduction nouvelle et corrigée  
« du refrain chanté par l'esclave, et qui, décidément, signifiait  
« à peu près :

« O mon petit chéri, mon bien aimé, mon frère, mon  
maître... »

« C'est ainsi que commencent presque toutes les chansons  
« d'amour arabes, susceptibles des interprétations les plus  
« diverses, et qui rappellent aux commençants l'équivoque  
« classique de l'élogue de Corydon. »

C'est donc avec un amusement vaguement attendri, et tout  
compte fait, non sans une secrète sympathie, que Nerval  
raconte cette piquante anecdote, et qu'en fin de récit, il la  
commente.

Au reste, il ne tint pas rigueur de cette aventure au Capita-  
taine ni à son mousse, car il en dit, quinze pages plus loin,  
ceci : « Un jour, le capitaine Nicolas vint nous rendre visite  
« avec deux de ses matelots et son mousse. Nous étions rede-  
« venus très bons amis. » Mais, quelques lignes plus bas, il ne  
peut s'empêcher de noter : « Le capitaine Nicolas, me  
« disais-je, a toujours sur le cœur mon refus d'échanger  
« l'esclave contre son mousse. »

D'ailleurs (et bien que l'auteur n'en souffle mot et fasse  
comme s'il ne l'avait pas remarqué), cette nouvelle visite, avec  
le mousse, faite par ce brave capitaine « avec une grande  
effusion », et « affectueusement », laisse la porte ouverte à  
de bien attachantes hypothèses et permet de supposer, dans  
l'esprit d'un homme qui, après tout, connut bien Nerval pour  
l'avoir vu de tout près pendant une interminable traversée,  
un doute obstiné, que la rebuffade que je viens de rapporter  
n'avait pas réussi à lever, moins encore à détruire. Ne pen-  
sez-vous pas, chers cousins, que Nicolas, revenant à la res-  
cousse, avec son petit mousse tentateur, n'était pas conduit  
par une idée bien arrêtée (à tort ou à raison) sur les goûts  
les plus secrets (ou peut-être les mieux cachés) de l'auteur  
d' « Aurélia » et des lettres à Jenny Colon? Que n'a-t-il pu  
connaître, ce bon capitaine, avant la lettre, la psychanalyse!...  
Notre amitié pour le cher Gérard s'y fût peut-être encore enri-  
chie, étoffée... Peut-être bien... Qui pourrait défendre à un  
paysan de Béotie de rêvasser un peu, en marge de ses  
lectures?

(A suivre.)

JACQUES FREVILLE.

## LE COMBAT D'ARCADIE

### RÉCIDIVE

C'est par goût — ou manie, dira-t-on! — de l'information  
à tout prix, que nous signalons une fois de plus les « misères  
canadiennes » qui s'impriment dans certaines feuilles de  
Montréal (voir notre n° 45, d'il y a six ans).

C'est navrant, lassant, exténuant... et cela pourrait donner  
la pire idée de ce pays de langue française, si nous ne savions  
pas, par ailleurs, que nous somme lus, attentivement, et  
compris comme il convient, par assez de gens d'une certaine  
ouverture d'esprit, même là-bas.

\*\*

Voici donc dans *La Patrie* (qui s'intitule élégamment  
*l'hebdo des Canadiens français* — semaine du 16 au 22 mai)  
l'habituel article d'une demi-page à peine! sur les *hors-la-loi*  
*sexuels*. Il est de Pierre Léger — fort léger en effet! (Qu'on  
nous excuse! la vulgarité appelle la vulgarité.)

Naturellement :

« L'homosexualité... crime ou maladie? »

*La Patrie* n'envisage pas autre chose.

On n'y va pas par quatre chemins dans cet « hebdo »!

On interroge deux prêtres (qui, seuls, répondent des choses  
sensées), un vague « psychologue... rompu à l'univers des  
pénitenciers » (cela promet!), un autre « psychologue de la  
vie quotidienne à Radio-Canada » (cela promet aussi!) et un  
« avocat criminaliste ».

\*\*

L'homme des pénitenciers récite quelques fadaïses mal-  
séantes... du niveau de celles que ses collègues les plus ignares  
des temps romantiques nous ont servies quelquefois, même  
hélas! en Europe.

Passons, ... par charité. Ce pauvre homme parle de « ça »,  
comme un chat parlerait d'une pendule. C'est inconcevable  
que des propos aussi futiles, extravagants — ou cocasses,  
puissent être imprimés! On souffre pour les « pénitenciers »  
du Canada français.

\*\*

Le psychologue de Radio-Canada, lui, ne se compromet pas beaucoup : il nous révèle que les jeunes filles (*sic!*) « parlent de l'homosexualité... avec une candeur désarmante ». On s'en doute aisément, à voir de quelle manière ce Monsieur « de la vie quotidienne » aborde le sujet, en le fuyant, par peur de se mouiller! Trois lignes de bafouillage sur la « rééducation » — et le mariage — et le tour est joué.

\*  
\*\*

Le plus minable est enfin l'avocat criminaliste. Il avoue avec une ingénuité déconcertante sa propre nullité : pour lui l'homosexualité est une « réalité insaisissable ».

Est-ce à mourir de rire... ou à pleurer?

Il cherche, le pauvre homme, à « la saisir... », « il n'a pas trouvé la réponse ». Et il félicite le journal, qui publie ces solides interviews! d'avoir eu le mérite... de poser « le problème des amitiés particulières... » « à la lumière de l'actualité ». (On avait commencé cette riche étude en rappelant que « les plus lointaines civilisations », elles aussi..., etc..., etc!...)

Cette « actualité » est en effet assez intemporelle!

\*  
\*\*

Voilà ce qu'il faut lire... à Montréal, la deuxième ville de langue française dans le monde!

Certes, cette feuille, nous voulons le croire, représente ce qu'il y a de plus bas dans la presse canadienne. En comparaison, nos *France-Dimanche* eux-mêmes seraient des encyclopédies érudites! C'est tout dire! Mais tout de même!...

\*  
\*\*

Allons! Il va falloir envoyer à ces innocents notre n° 82 et quelques éléments d'information... sur les « réalités... insaisissables »! Pour alourdir un peu la tête de Pierre Léger!

Et rappeler à ces occidentaux « la Patrie », comme ils disent..., « la mère Patrie »!

Qu'on ne nous accuse pas de nationalisme outrancier : nous ne combattons ici que « Stultitiam in terris ». Et en vue de la paix, nous aussi, bien entendu, et pour tous les hommes de bonne volonté, comme dit tout un chacun.

## AMÉRICANISTAN

(suite et fin) (1)

par

ALPHONSE HARANG

Dans un autre livre tout aussi précieux que le premier, *Histoire des Indiens* (Club des Amis du Livre), la matière arcadienne est moins importante, mais il nous fournit une excellente vue d'ensemble de l'histoire des Indiens de l'Amérique du Nord. Abondamment illustré de gravures en noir et en couleurs, il constitue une documentation d'exceptionnelle qualité. A la page 174 se trouve un chapitre qui a pour titre « Où l'on rejoint les Grecs » : Les Illinois avaient une institution sociale très particulière qu'on ne retrouve sous cette forme chez aucune autre tribu de l'Amérique du Nord. Il était constant que de beaux adolescents fussent élevés pour devenir les concubins des hommes. Apparemment, ces mêmes jeunes gens faisaient plus tard de bons guerriers et de bons maris, mais pour leur plaisir ils revenaient par la suite naturellement aux jeunes garçons.

On retrouve ici les Grecs de l'Antiquité.

A travers tous les Etats-Unis d'ailleurs, les Indiens observaient une attitude de tolérance qui se manifeste par l'institution des « berdaches », selon le vieux terme français. Il était admis que certains êtres nés dans un corps masculin étaient incapables de mener l'existence virile d'un Indien.

Congénitalement ils étaient des femmes, et à l'âge où un jeune garçon commence à exercer les activités d'un homme et d'un guerrier, eux-mêmes y renonçaient. Dès lors ils mettaient officiellement des vêtements féminins, ils étaient

(1) Voir *Arcadie*, nos 114 et 115-116.

considérés comme des femmes et travaillaient comme elles. Quand un jeune homme faisait ce choix c'était une source de chagrin pour ses parents, mais une fois que son cas avait été débattu, aucun obstacle n'était placé sur sa route.

Cette coutume offrait une place de choix à des êtres qui, sans cela, auraient toujours été mal adaptés; d'autre part, la présence d'un ou deux berdaches dans la tribu, peut-être même d'une demi-douzaine, fournissait également une solution aux autres homosexuels, à ceux du type costaud, qui autrement, comme cela se passe chez nous, seraient devenus antisociaux. Aucune solution parallèle n'était prévue pour les femmes; pour une raison ou pour une autre elles semblent toujours avoir été capables, dans le cadre normal de leur sexe, de s'adapter à une vie qui leur donnait suffisamment de satisfactions. Certaines tribus attribuaient aux berdaches des pouvoirs magiques, d'autres les considéraient avec pitié, chez la plupart on les admettait parce qu'ils excellaient dans les arts féminins.

Page 246 nous trouvons un passage propre à mettre les points sur les i à certaines personnes :

« Les Espagnols encourageaient le commerce, mais, pour leur honte, parce qu'ils voulaient des esclaves. On est en droit de se demander si l'esclavage, qui a existé jusqu'à un certain point dans le Sud-Ouest, n'y fut pas introduit par les chrétiens. Taos était le centre de ce trafic : là, les Comanches apportaient avec leurs produits des prisonniers capturés on ne sait où, pour les échanger contre du maïs, du blé, des tissus et des armes à feu. Quand les Espagnols achetaient une jeune fille, les Comanches se faisaient une règle de la violer avant de la leur livrer et ils disaient alors : « La voici, mais elle est déflorée maintenant. » C'était leur façon d'exprimer leur opinion sur les gens auxquels ils avaient affaire, apôtres de la paix qui pourtant n'hésitaient pas à acheter de la chair humaine. Aux temps historiques, les Navahos et les Apaches prirent eux aussi des esclaves, mais les femmes et les enfants devenaient en général membres de la tribu et les descendants de ces captifs étaient considérés et jouissaient de tous les privilèges des hommes libres. »

Page 289 enfin, on nous décrit quelle place ont les visions dans la vie des Indiens. Si de jeunes hommes devenaient berdaches, c'était parfois à la suite d'une vision lors de la puberté. Dans cette vision la lune venait à la rencontre de l'adolescent, tenant d'une main l'arc et les flèches du guerrier et de l'autre le bandeau de portage des femmes. Au moment où le visionnaire s'appropriait à prendre les armes, la lune croisait rapidement les bras et c'était l'emblème féminin qu'il

saisissait. Il ne restait au visionnaire que la ressource de feindre qu'il était une femme.

Comme nous le savons maintenant, les rêves, dont les visions ne sont chez l'Indien qu'une forme, révèlent parfois mieux ce que nous redoutons que ce que nous désirons. On connaît au moins un cas où un jeune homme se suicida après avoir eu la vision berdache.

Ce système de vision avait pour conséquence que chacun ou presque se mettait à pratiquer un culte personnel, au sein même de la religion officielle. Les rites se rattachant au sortilège ou au sac médecine personnel d'un individu étaient célébrés dans sa « loge ». De nombreux rites de sociétés à caractère semi-privé avaient leur origine dans les visions.

\*  
\*\*

La librairie Payot nous offre un ouvrage qui est plutôt réservé aux spécialistes, *Les Religions Amérindiennes*.

Ce livre nous offre un panorama complet des religions sur toute l'étendue du continent américain. Nous y trouvons, à la page 139 :

« La tendance à l'homosexualité, que les auteurs anciens notent chez les peuples de la côte de l'Equateur, est certainement d'origine religieuse. Il se peut que cela ait été la traduction liturgique du mythe manta, qui veut qu'au début l'humanité ait été exclusivement masculine. L'étude des éléments de date ancienne est rendue malaisée par une invasion Inca brève mais influente, qui, avant l'arrivée des Espagnols, fit disparaître bien des usages étrangers aux quichuas et introduisit par contre certains éléments religieux du plateau, surtout le culte du soleil. »

A la page 402 nous trouvons :

« De même que chez les Jivaros, la fertilité des plants de manioc est mise en rapport avec la sexualité de la femme, de même les Kaouas (Arouakes) et les Kubéos (Tukanos) du Nord-Ouest de l'Amazonie font un rapprochement curieux entre la fertilité des champs et le pouvoir générateur de l'homme.

« L'une et l'autre tribu pratiquent dans le cadre de leurs danses masquées la danse phallique appelée « nōädō », à laquelle tous les danseurs, indépendamment de ce qu'ils représentent autrement, peuvent participer sans distinction. La recherche de la fécondité y est vertement exprimée : les danseurs miment l'accouplement et la fécondation.

« Les danseurs tiennent contre leur ventre à deux mains de longs phallus fait de filasse tordue et de gros testicules qui sont les fruits rouges d'un petit conifère; tout d'abord,

ils dansent rapidement, l'un derrière l'autre, le buste penché en avant, en tapant du pied droit et en chantant... Soudain les danseurs bondissent comme fous, avec de violents mouvements de coït et en gémissant à grand bruit, puis ils s'arrêtent enfin en groupes irréguliers. De la main droite ils caressent doucement les phallus, pianotant dessus en claquant de la langue et, en soufflant, ils font avec leurs bras des mouvements comme s'ils répandaient quelque chose dans les airs. La semence qui s'écoule par saccades se répand partout. Les danseurs la font aller dans tous les coins de la maison, dans les plantations et à l'orée de la forêt proche. Ils sautent parmi les femmes et les jeunes filles qui regardent et crient et rient, leur font place. C'est néanmoins une danse sérieuse et, puisqu'on mime un fait naturel, correcte dans la pensée de ces hommes proches de la nature.

« Les esprits masqués sont ici des démons de la fécondité que le mime nous montre en train de pratiquer l'acte sexuel, pour favoriser la croissance, le devenir et la prospérité dans toute la nature qu'ils incarnent. Les Kubéos connaissent encore d'autres êtres surnaturels doués de phallus immenses, tel le Sylvain Popäli et les héros civilisateurs Hömänihikö et Kūai.

« La danse phallique des Kubéos et des Kaouas est dédiée d'une manière générale à la fécondité végétale et non à la prospérité des seuls manioc et maïs. »

Page 448, le dernier chapitre est entièrement consacré à l'étude du chamanisme. Il serait trop long ici de vous entretenir de tout l'enseignement qui y est contenu. Il en ressort cependant que, dans l'ensemble des Amériques avant l'invasion des bons apôtres chrétiens venus pour sauver les âmes et voler l'or, l'homosexualité était une expression courante de la joie de vivre et un moyen d'entrer en contact avec le sacré.

Cela me rappelle une plaisanterie d'un diplomate enturbanné : « L'homme blanc est un étrange animal, il découvre une île heureuse dans un Océan pacifique, où la misère est inconnue, où les hommes sont beaux, les femmes faciles, où tout est en abondance, où l'on chante et danse du matin au soir, et il appelle cela une société primitive. »

Et nous pouvons conclure de tout cela que, puisque le Dieu des Juifs ne veut pas de nous dans son Paradis plein d'ennui, où tout n'est que Grand-Pardon, Vêpres et Matines, nous avons du moins la certitude de savoir que le Grand-Esprit nous recevra volontiers dans les Terres des Chasses Eternelles où nous

fumerons le calumet de la paix en compagnie des grands Indiens qui ont bercé nos rêves d'enfance.

ALPHONSE HARANG.

BIBLIOGRAPHIE

*Les Indiens de la prairie*, par George Catlin (1796-1872). Traduit pour la première fois en français par Fance Frank et Alain Gheerbrant. Club des libraires de France (Collection « Découverte de la terre »), 1959.

*Histoire des Indiens*. Amis du Club du livre du mois (Collection « Le meilleur Livre de luxe »), 1962.

*Les religions amérindiennes*, par W. Krickeberg, H. Trimborn, W. Müller, O. Zerrier. Paris, Payot, 1962.

MARC DANIEL

**HOMMES DU GRAND SIÈCLE**

Ed. Arcadie — 3 F

YVES CERNY

**SUZY ET GILDAS — 5 F**

**VINCENT DELMAS — 5 F**

les aventures sexuelles à la sauvette et les provoquant au besoin, faisant taire son cœur au bénéfice de ses sens, ne couche qu'avec des messieurs, retrouvant subitement dans un lit toute sa féminité et prenant bien soin de préciser à ses partenaires que malgré ses allures garçonnières elle est parfaitement « normale ».

Et puis, lorsqu'elle a sottement laissé échapper l'occasion unique — le mariage que lui offrait un avocat célèbre qui était son amant depuis longtemps — elle s'en repent et par fantaisie se met en ménage avec une jeune fille, en même temps qu'elle fréquente homosexuels et lesbiennes. Essai de courte durée, car elle s'amourache bientôt d'un individu douteux qui par sa tenue négligée et son sans-gêne devrait rebutter la petite bourgeoise qu'elle est en fait; mais c'est le vanu-pieds qui la plaque et elle reste seule, consciente d'avoir gâché sa vie.

Quel enseignement faut-il tirer de ce livre? Rien de bien précis, semble-t-il. L'auteur a cru composer une œuvre osée, émaillée d'expressions très crues, sur un sujet scabreux. Mais comme il n'a pu se départir d'un conformisme foncier, il donne l'impression de s'arrêter à mi-chemin, d'abandonner la filière de son raisonnement et de livrer une tâche avortée. Par voie de conséquence l'ouvrage n'a ni relief, ni couleur, ni signification.

Même lorsqu'elle évoque le petit monde homosexuel où évolue la falote quadragénaire, Jacqueline Lagrange ne peut s'empêcher de mettre du conformisme dans son très provisoire anti-conformisme. En effet, si les ménages de lesbiennes sont dépeints avec sympathie : « les caresses entre femmes, tous les hommes les admettent et aspirent à les partager; c'est si gracieux, Lesbos... », la même indulgence n'est pas accordée aux couples masculins; c'est ainsi qu'il est mentionné qu'un riche Anglais vivant avec un très beau garçon blond « se sert de l'éphèbe pour donner libre cours à ses anomalies sexuelles ». Il conviendrait d'accorder les violons et ce n'est pas avec un esprit étriqué qu'on peut prétendre écrire un livre audacieux.

RAYMOND LEDUC.

JULIEN GREEN

## **PARTIR AVANT LE JOUR**

« *Quel peuple de désirs agite le jeune garçon!* »

Ed. Grasset. — 15 F

GERARD HADDAD

## **L'ADOLESCENCE DE JEHOVAH**

« *Victime solitaire du problème sexuel* »

Ed. Julliard — 226 p. — 12 F

ANDREE LA FONTAINE

## **LES MALHEURS DE SAPHO**

« *Ces féroces victimes* »

Ed. Julliard — 9 F

C A N N E S

HOTEL SWEET — HOME

Prix spéciaux hors saison

FERMETURE EN NOVEMBRE

**BIENVENUE AUX ARCADIENS**

(Tél. 39-22-00)

BAR — RESTAURANT

« ROBERT »

8, rue de la Boucherie

Descente Porte-Fausse

VIEUX NICE

Téléphone : 80.00.80

CANNES

HOTEL P.L.M. \*\*

3, rue Hoche

*Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé*

CHEZ CHARLY

9, Rue d'Argenteuil — PARIS-1<sup>er</sup>

**L'UNIQUE RESTAURANT DES ARCADIENS**

Où se réunissent les amis de tous les pays, dans un cadre très intime et dans une ambiance agréable  
*Vous pourrez déjeuner et dîner en dégustant les spécialités d'Alsace à des prix très raisonnables*

Réservez vos tables, en particulier le  
SAMEDI et DIMANCHE SOIR

Tél. : RIC. 90-07

LE RESTAURANT EST FERMÉ LE MERCREDI  
(Métro : Palais-Royal ou Pyramides)